

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 84

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Fleur-de-Mai
Autor: Ribaux, Adolphe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257021>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Impressions de voyage

Juillet.

La côte d'Azur est déserte, les étrangers ont fui ce soleil brûlant; seuls les habitants de cette terre vaquent à leurs travaux coutumiers. Les pêcheurs sont en mer. La pêche du thon est en pleine activité. A la tombée de la nuit la plage s'anime. On a amené des chariots, qui serviront tout à l'heure à transporter le poisson. Assis sur le sable encore chaud, femmes et enfants regardent les barques qui se détachent sur l'horizon de la mer embrasé par le soleil couchant. Peu à peu l'œil perçoit mieux; elles viennent, doucement, le mât de misaine tout gonflé de cette brise méditerranéenne. Quand ils abordent, des cris de joie partent de toutes les poitrines. La journée a été bonne. On procède au déchargement. Dans chaque barque l'effervescence règne; on se hâte de charger les poissons sur les chariots. La besogne faite, on quitte la plage, et la longue file des chariots se met en branle... Le produit de la pêche partira le lendemain pour les villes voisines.

La Méditerranée est tranquille et ondoie à peine. Claire et d'un bleu magnifique, la mer s'étend à perte de vue... Quel contraste avec la mer du Nord très souvent démontée, toujours mugissante, secouant la côte de ses vagues démesurées où les navires à l'horizon s'aperçoivent confusément, tout cela sous un ciel sombre et lugubre, avec l'accompagnement monotone du vent. Ici ni vagues baveuses, hurlantes, ni écume, et pourtant il ne faudrait pas croire que la Méditerranée est toujours aussi tranquille, loin de là. Je me trouvais un jour sur un

rocher fort ruiné par les perpétuelles secousses du flux et du reflux. Les sifflements du vent soudainement déchaînés m'arrivaient agrandis encore par le site isolé où j'étais. Les vagues simultanément venaient en cadence et s'en allaient avec un bruit d'enfer se briser sur le vieux récif. Cette fois là je pus contempler à mon aise la Méditerranée en fureur; elle semblait faire triste mine aux éléments de la nature qui l'accablaient. De temps à autre je croyais la voir s'apaiser comme fatiguée de ses efforts inouïs, puis un moment après une vague plus grande venait dans une courbe se briser sous mes pieds.

Elle a ses caprices, tantôt lugubre, grisâtre se confondant parfaitement avec l'horizon lointain, comme une énigme irrésolue, mais d'habitude c'est une glace luisante dont les flots phosphorescents scintillent sous l'astre du jour...

L'air du large arrive par bouffées et ses sonorités se prolongent comme des échos. Ce sont les instants d'une rêverie délicieuse où l'être s'abîme dans une douce mélancolie une inexprimable joie.

R. SCHAECHTELIN.

Paquerette

(Suite et fin.)

L'hiver a couvert la campagne de son manteau d'ouate; les arbres ont vu tomber leurs dernières feuilles couleur de rouille, et grelottent comme de pauvres vieillards

l'avancement. S'il ne revenait pas riche, il avait pu, en effet, épargner une somme rondelette, de plus obtenir une pension du gouvernement. Célibataire, il avait de quoi vivre, une modeste aisance, à la campagne, et il ne désirait rien d'autre, las de la vie citadine.

Hélas! ses parents étaient morts, la maman la première, sans qu'il eût eu la joie de les revoir. Grâce à l'obligeance d'un notaire, ami de la famille, il avait trouvé à louer leur maison, leur petit domaine, se réservant pourtant deux chambres, celles qu'ils avaient habitées dans une union parfaite, et la sienne, sa chambre d'enfant et de jeune homme. Il y avait fait mettre les meubles qui lui étaient les plus chers, et il gardait l'espoir de s'y retirer un jour ou l'autre, pour y jouir d'un repos bien gagné.

Et voilà qu'il était revenu plus tôt et dans des conditions meilleures que ce n'est le cas d'ordinaire.

au front dénudé sous l'âpre morsure de la bise.

Il fait nuit, il fait froid, tout dort tapi dans la mousse, dans l'étable, sous l'édrédon... Soudain Paquerette est brusquement tirée de son sommeil aux songes dorés, peuplés d'anges souriants et de saints vénérables. Elle a cru entendre un gémissement... Elle prête l'oreille...

— Landry! est ce toi?

Rien ne répond...

— Est-ce toi qui appelles, mon frère?

Rien...

Inquiète, elle se lève, allume une petite lampe, va au lit de l'innocent. Le lit est vide.

Effrayée, elle regarde autour d'elle, cherche de tous côtés. Personne. Mais, cette fois, elle entend distinctement gratter à la porte... Elle l'ouvre et recule étonnée à la vue d'un cheval sans cavalier, qui heurtait doucement en l'apercevant.

— Sainte Vierge! c'est le beau destrier de monseigneur! Il est arrivé un malheur! Et Landry qui n'est pas là! Que faire, mon Dieu?

L'animal fixe sur elle son œil intelligent... Il va, vient, comme pour lui dire: Suis-moi.

Paquerette comprend ce manège; elle n'hésite plus, il y a un chrétien à secourir; elle met une mante, se munit d'une lanterne, et hardiment s'enfonce dans la nuit. Mais la neige est haute, elle glisse à chaque pas. Alors, posant sa main mignonne sur la crinière de son guide:

— Si tu voulais me porter, gentil cheval, nous arriverions plus vite.

Comme s'il devinait ses paroles, il se

Le pays était ombreux, accidenté, à la fois pittoresque et d'une intimité paisible. Prosper Vignal ne l'avait jamais oublié, mais avec le temps et la distance les lignes et les couleurs perdent un peu de leur netteté. Dès qu'il descendit de voiture, — car la gare était à dix kilomètres, — par un beau soir de printemps, où le vert délicat des prairies et des arbres s'harmonisait sereinement avec un ciel d'or rose, il fut repris par son charme tout ensemble idyllique et sauvage.

— J'y serai heureux, se dit-il, comme par le passé!

Les trois ou quatre premiers jours se passèrent à refaire connaissance avec les sites et les gens. Le village avait peu changé: quelques maisons neuves, mais l'aspect général était le même qu'autrefois. Dans la rue, à travers les champs, des voix le saluaient, un camarade d'enfance, un vieil ami de son père.

Et la chère maison natale! Comme son

Feuilleton du *Pays du dimanche* 1^{er}

Fleur-de-Mai

par Adolphe Ribaux

I

Vers le milieu de mai, Prosper Vignal entra en France, après avoir passé vingt-cinq ans comme professeur de français dans un collège de St Pétersbourg. Il était parti assez jeune pour occuper un premier poste à Moscou, avec la tristesse de laisser seuls ses parents, petits propriétaires en un village de la Franche-Comté. Mais l'offre était avantageuse, il pourrait faire des économies, il verrait du nouveau, et tout le monde l'avait encouragé à accepter.

— Une occasion superbe! lui répétait-on. Ses mérites reconnus lui avaient valu de

range près d'un talus qui sert de marche-pied à la fillette, puis il reprend sa route.

Longant le petit bois, il arrive bientôt à son extrémité et pousse un lugubre hennissement, auquel répond un gémissement étouffé.

La lune, sortant d'un nuage, baigne de sa pâle lumière Noël de Saint-Prix, étendu sans mouvement sur le sol glacé.

— Monseigneur ! monseigneur ! Réveillez-vous, au nom du ciel !

Il ouvre les yeux ; mais à la vue de la jeune fille venant à lui comme une blanche apparition, il se croit le jouet d'un rêve... Mais non, Pâquerette est près de lui, elle étanche le sang qui coule de son front blessé...

— Pâquerette ! Comment, c'est vous, vous !...

Et son regard s'attache à la cicatrice qui raye la joue de la jeune fille et lui rappelle sa cruauté...

— Vous êtes tombé de cheval, messire ?

— Non ; je chevauchais paisiblement, quand une pierre, lancée par une fronde sans doute, m'a atteint à la tête. Le choc a été si violent que j'ai vidé les arçons. Ah ! celui qui a fait le coup est un adroit coquin, mais si je le tenais !...

Pâquerette pâlit, son cœur se serre. Le coupable, elle le devine !

Depuis le jour où il a vu couler le sang de sa sœur, Landry, le bon et inoffensif Landry a subi une métamorphose complète. Son bras guéri, il s'est adonné à tous les exercices violents, s'essayant à la lutte, à l'arc, etc... ne se laissant pas plus décourager par sa maladresse que par les mequeries des gars du village. Bientôt, à défaut d'autre talent, il acquit une certaine habileté à manier la fronde, et Pâquerette l'a vu avec tristesse rapporter fièrement les cadavres emplumés de ses amis de la veille victimes maintenant de sa cruelle adresse.

— Il ne faut pas tuer les créatures de Dieu, Landry, lui disait-elle d'un ton de reproche.

— C'est vrai ! Pauvres petits, répondait l'innocent en regardant les oisillons, mais les méchants, on peut les tuer.

En vain, la jeune fille essayait de le détourner de semblables pensées ; la haine s'était glissée dans cette âme si douce, une haine sauvage, irraisonnée. D' tout ce qu'il a souffert par la cruauté du baron, il n'a même pas souvenance ; mais celui-ci a touché à sa sœur, il la vengera.

Patiemment, il a attendu l'occasion ; puis, une nuit, il a été se placer sur le chemin du

cœur avait bondi en revoyant le jardin fleuri de pivoines, la façade où grimpait une treille, l'intérieur à la fois simple et confortable, et surtout ces deux chambres qu'on avait aérées et nettoyées, et où il retrouvait un monde d'images et de souvenirs ! Il lui semblait, en ces premiers jours, que le passé ressuscitait ; il n'avait plus cinquante ans ou à peu près, mais vingt-cinq, mais vingt ; des sensations que depuis longtemps il croyait éteintes se rallumaient tout à coup, comme une flamme parmi les cendres !

Était-ce bien réel, ce départ en Russie, ce long séjour ? N'était-ce pas plutôt un rêve ? Et n'était-il pas encore l'adolescent plein de chimères qui se promenait par ces chemins, qui arpentait ce jardin, qui dormait dans ce lit blanc ?

Une sorte de rétrospective hallucination s'emparait de lui ; il croyait remonter le fleuve de la vie, retrouver ses forces et ses

jeune homme et l'a frappé sans remords.

Cependant le blessé réclame de prompts secours.

— Pourriez-vous gagner notre chaumière en vous appuyant sur mon bras, monseigneur ! demanda Pâquerette.

Mais Noël ne peut même se tenir debout, la tête lui tourne. Pour comble de malheur, de gros flocons recommencent à voltiger autour de lui ; ses dents claquent, un frisson le saisit...

Pâquerette, désespérée ne sait plus que faire...

Courir au château, mais le jeune homme serait mort avant son retour... Le transporter chez elle, ses bras sont très faibles... Soudain elle a une inspiration.

— Landry ! appelle-t-elle impérieusement, Landry !

Rien ne répond, mais elle perçoit distinctement un bruit de branches froissées.

— Landry ! répète-t-elle d'une voix claire, si tu ne veux m'aider à secourir notre maître, je vais demeurer près de lui jusqu'à ce que la neige nous recouvre tous deux.

Cette fois, l'innocent a entendu et compris ; il sort du bois et obéit docilement aux ordres de sa sœur.

Une heure après, le blessé repose dans un lit blanc, en face d'un feu de sarments, et, après un premier pansement, s'endort d'un sommeil paisible, sous la garde attentive de la jeune fille, qui, les mains jointes, prie ardemment le Seigneur pour la victime et le meurtrier, en répétant la parole du Christ :

— Seigneur, pardonnez-lui, car il ne savait ce qu'il fait.

* * *

Le printemps renaît, tout verdoie dans les prés, tout fleurit dans les jardins, tout chante dans les buissons, tout rayonne dans les cieux.

— Alors, vous me renvoyez, Pâquerette ?

— Dame, monseigneur, s'il vous a plu de préférer mes soins à ceux de vos serviteurs, vous ne sauriez préférer ma chaumière à votre château.

— Pourquoi cela, ma mie ; là-bas, j'étais mauvais, ici je suis devenu meilleur.

Noël est assis sur le seuil de l'humble logis, qu'il n'a pas voulu quitter. Il réchauffe ses membres affaiblis aux tièdes rayons du soleil d'avril.

C'est qu'un grand changement s'est opéré en lui, au physique et au moral. Une fièvre ardente l'a mis aux portes du tom-

illusions, et se laissait bercer suavement à cette évocation rassurante.

Ce soir-là, assis devant un antique bureau de poirier à ornements de cuivre, il feuilletait un amas de poussiéreux papiers.

Un peu de tout s'y trouvait. Des comptes, des lettres, des journaux. Chaque feuillet lui rappelait un souvenir.

Soudain il poussa une exclamation joyeuse en découvrant, dans une enveloppe jaunie, un bouquet de muguet desséchés, à qui, pourtant, après ce quart de siècle, restait quelque chose — ou du moins il le crut — de sa printanière et poétique odeur.

— Le muguet de la « Combe-Profonde » ! murmura-t-il, inclinant son visage sur les tiges fanées.

Et il ajouta, pensif, dans une sorte de tendre vision :

— Fleur-de-Mai !

Et toute sa jeunesse revécut.

(A suivre.)

beau et les médecins ont désespéré. Mais Pâquerette n'a perdu ni l'espoir, ni le courage ; elle a disputé pied à pied le malade à la mort, et, grâce à son énergique dévouement, il est maintenant sauvé.

Et ce n'est pas là sa plus belle cure.

Si le front pâle du baron se relève moins fièrement, si son regard brille d'un éclat plus doux, si sa voix est moins impérieuse, ce n'est pas seulement par faiblesse. Au contact des douces vertus de la fillette, le farouche châtelain a senti son cœur s'amollir peu à peu.

Pendant ses longues heures d'insomnie, en contemplant à la pâle clarté d'une veilleuse le visage candide de sa mignonne garde-malade, empressée à ses moindres besoins, arrangeant son oreiller ou lui présentant une potion salutaire, il détournait son regard pour éviter la ligne accusatrice qui raye la joue de la fillette, et un remords cuisant lui met une rougeur au front.

Cette enfant simple, patiente, lui fait honte de son orgueil et de ses emportements ; il oublie sa soif de vengeance devant celle qui se venge si noblement et comprend enfin la douceur de la parole divine : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ! »

Maintenant il est guéri, il va partir, et son cœur se serre à cette pensée, tandis que Pâquerette file les yeux baissés.

Une vieille femme, s'appuyant péniblement sur un bâton, passe devant eux.

— La charité, mes beaux enfants ?

La jeune fille lui apporte une tranchée de pain arrosée d'un verre de cidre : Noël vide son escarcelle dans la main ridée qui se tend vers lui.

— Dieu bénisse votre ménage, mes jeuneaux, murmure la mendicante en s'éloignant à petits pas.

Pâquerette rentre précipitamment, tandis que le gentilhomme la suit d'un regard indécis.

— Pourquoi faites-vous pleurer ma sœur ? Vous êtes donc encore méchant, dit Landry qui vint se poser en face du jeune seigneur avec un air de reproche.

— Elle pleure ?

— Sans doute, et plus souvent qu'à son tour, quand vous ne la voyez pas. Pourquoi êtes-vous venu dans notre maison ? Avant, elle ne pensait qu'à son pauvre Landry, qui ne lui faisait jamais de peine, et maintenant elle ne pense plus qu'à vous...

— Dis-tu vrai, mon bon Landry ?

— Je ne suis pas bon puisque j'ai voulu vous tuer...

— Toi, c'était toi !

— Pourquoi non, vous aviez fait du mal à ma sœur, et je l'aime moi... Mais elle, pourquoi vous aime-t-elle plus que moi ?

Noël pousse un cri de joie, et, au grand ébahissement des commères, il embrasse le pauvre idiot sur les deux joues.

* * *

— Ne montez-vous plus votre beau destrier, qui vous a rendu un si fidèle service, monseigneur ?

— Non, Pâquerette, il portera désormais plus noble que moi.

— Plus noble que vous ?

— Oui, celle qui sera ma dame et ma reine.

Une escorte nombreuse attend le châtelain qui prend congé de sa mignonne hôtesse. Deux écuysers gardent les chevaux, l'un blanc comme neige, l'autre noir comme l'ébène.

La fillette s'approche du dernier, et passant sa petite main dans son épaisse cri-nière :

— Heureuse et bénie soit celle que tu vas porter, gentil cheval, dit elle en étouffant un soupir...

— Ainsi soit il, ajoute le baron.

Et enlevant Paquerette dans ses bras, il la met en selle.

— Voici votre dame et la mienne ; saluez-là, dit-il en se découvrant respectueusement devant la pauvre défailante.

Et de toutes parts les acclamations montent vers le ciel.

— Vivent à jamais nos seigneurs ! Noël !

— Noël et Paquerette !

— Ils ont raison d'unir ainsi nos noms, ma mie, et je suis réellement votre Noël, ma Paquerette, car vous m'avez fait ce que je suis.

Et le jour de Pâques fleuries, au milieu du peuple en liesse, Noël et Paquerette furent unis, sous le regard bienveillant de Mgr Saint-Prix, dont ils réalisaient ainsi la prophétie :

« Quand avril et décembre ne feront plus qu'un. »

Arthur DOURLIAC.

Un Musée Maçonique

Paris possède un nouveau centre d'éducation. Il pourra étudier désormais, comme le cadavre humain à l'école pratique, la Maçonnerie. On la connaît dans ses œuvres ; on l'ignore encore généralement dans ses origines, dans son rôle aux heures de profonde convulsion, dans son symbolisme et dans son rituel. Fille du mystère et des ténèbres, elle s'est, à dessein, dissimulée pour être plus puissante et se laisser croire plus redoutable. Alliés et adversaires l'ont ennuagée dans la légende. L'Association anti-maçonique ouvre toutes grandes les portes du Temple, et nous initie à la fois à la science savante de ses manœuvres et à la drôlerie surannée de ses parodies.

L'abbé Tourmentin s'est mis en tête de faire connaître la secte maçonique, en historien qui n'argumente que sur des preuves, des faits et des documents.

Ces documents palpables, authentiques et convaincants, base de sa propagande, sont réunis aujourd'hui, en assez grand nombre pour constituer le plus curieux musée qui se puisse voir. La maçonnerie elle-même s'y raconte dans ses insignes, dans ses formules, dans ses brevets, dans tout un rituel dont l'obscurité voulue cède à la ténacité savante de leur nouvel historien.

Depuis longtemps, l'abbé Tourmentin publie sur la maçonnerie des articles, des études qui sont des révélations formelles. Il a voulu rendre sensible et vivante la documentation sur laquelle il s'appuie. D'où, au siège de la Société, 42, rue de Grenelle, la création de ce musée maçonique qui, tous les mercredis, de 3 à 5 heures, sera librement ouvert à ceux qui voudront s'y instruire. Il n'y aura pas de frère tailleur à la porte, nul mot de semestre ne sera exigé.

Dans ce musée, unique au monde, à cette heure et qui représente vingt ans de patientes investigations, on peut suivre, comme en loge, l'initiation à tous les grades : depuis le moment où le profane, enfermé dans le cabinet aux réflexions, est accueilli par l'idée de néant et de la mort, alors que de grimaçants squelettes et de sévères sentences lui disent : « Si la curiosité t'amène

ici, sors ; si tu cherches les distinctions humaines, va-t'en ». Mais le néophyte est prévenu qu'ici tout est truqué, que les épreuves puériles qu'il aura à subir avec, sur les yeux, un bandeau de cuir, qui est là, sont de simples mystifications et qu'après avoir ceint le tablier de l'apprenti et du compagnon, c'est la flamme d'une pipe de lycopode qui lui donnera la lumière maçonique.

Les cordons bleus, chamarrés du rite français ou bordés de rouge du rite écossais, remplissent les premières vitrines et conduisent aux cordons rouges des rose-croix. L'emprunt des emblèmes religieux est alors manifeste, mais l'interprétation est devenue païenne et charnelle. Ce symbolisme s'accroît, se précise, sous le net commentaire de l'abbé Tourmentin, devant les bijoux et les cordons des chevaliers-cadosh et des grands maîtres. Les emblèmes deviennent énergiques : le poignard est le symbole usuel ; l'hydre qu'il s'agit de détruire porte sur ses têtes la couronne et la tiare. Voici dans un document du 18^e siècle, trois lettres : L. D. P. Que signifient-elles ? « Liberté de penser », disent les maçons modernes, ou « Liberté de passer ». Leur sens a été retrouvé par ce patient chercheur, et toute la Révolution de 1789 s'en éclaire dans ses parties sombres. C'est une devise latine : « Lilia pedibus destructa » Foule les lis à tes pieds !

Non, ces oripeaux des processions maçoniques ne prêtent pas à rire ; ils ne prêtent pas à rire, ces cordons de « Souverain juge », de « Grand inquisiteur général », de « Commandeur du grand collège des rites », de « Sublime prince du royal secret ». S'ils mentent à la formule du cabinet des réflexions : « Si tu recherches les distinctions humaines, va-t'en », ils montrent de quelles solides mailles le réseau fatal est tissé.

En douterait-on, ne voudrait-on voir que le biuff et la phraséologie d'un fanatisme à rebours, que l'abbé Tourmentin, étalant une correspondance maçonique authentique, montrerait en quel asservissement sont tenus, par ces serments, en apparence si grotesques, les maîtres du jour.

Comment le sait-il ? Par où pénètre-t-il dans le temple, sur lequel il pleut sans cesse depuis qu'il l'assège ? Rien ne s'y fait dont il ne soit instruit ; pas une planche ne s'y imprime qui ne vienne là ; pas un secret ne s'y colporte dont il ne perçoive l'écho. Il n'est jusqu'au mot de passe, si mystérieux qu'on brûle le papier bleu qui le porte, dont il n'affiche, avec une joie bien légitime, un étourdissant spécimen.

Ce musée, c'est la Maçonnerie dévoilée, dépoignée des prestiges de son mystère, étalée dans le bouffon appareil de sa parodie, devinée et percée à jour.

L'économie à la ferme

L'agriculture doit savoir utiliser et tirer parti de tous les déchets et détritiques qui se produisent de son exploitation ; tout ce qui ne peut être donné aux animaux doit être soigneusement envoyé au tas de fumier.

Toutefois, dans certains cas, les déchets doivent être brûlés pour ne faire directement emploi que de leurs cendres. Tels sont par exemple : les débris de végétaux atteints de maladies parasitaires, les herbes provenant de la coupe d'une tache de luzerne attaquée par la cuscute. Le passage de

ces déchets dans le tas de fumier ne détruirait pas la vitalité des germes du parasite dans le premier cas, ni celle des semences de cuscute dans le second, et l'on conçoit que l'emploi d'un tel fumier aurait pour conséquence directe de salir le sol sur lequel en aurait été fait l'épandage.

La céréale que l'on vient de soumettre à l'opération du battage donne, avec le grain et la paille, des résidus que les cultivateurs sont loin de savoir utiliser. Quelques uns les jettent au tas de fumier, d'autres, et c'est le plus grand nombre, dans le but probable de détruire les graines adventives qu'ils renferment, les transportent sur divers points de leurs terres et y mettent le feu.

L'opérateur qui opère ainsi fait une bien fautive spéculation et commet une grande faute. Cette incinération de balles de céréales produit, en effet, comme résultat définitif, des cendres contenant de l'acide phosphorique, de la potasse, de la chaux et tous produits minéraux qui ont échappé à la combustion. Mais l'azote, le plus important des principes fertilisants contenus dans ces déchets, disparaît avec la matière organique. Or, souvent, les cultivateurs achètent à des prix assez élevés, des chiffons de laine, des débris d'os, des rognures de cuir et de corne, alors qu'ils jettent les balles des céréales.

L'incinération de ces balles constitue donc une pratique défectueuse, une véritable perte pour la culture, alors même qu'on aurait en vue la destruction de mauvaises graines qu'elles renferment, d'autres procédés plus rationnels permettent d'atteindre ce dernier résultat. Dans toute exploitation, l'établissement de composts s'impose pour voir utiliser judicieusement tous les résidus qui y sont produits : balayures, mauvaises herbes, déchets de laines, chiffons, poils. Les balles de céréales y seront introduites en ayant soin de les disposer par couches alternatives avec de la terre et de la chaux vive. Cette dernière se délite et produit dans le tas un échauffement suffisant pour détruire le pouvoir germinatif des graines adventives. Mais il est possible de faire de ces balles et menues pailles un emploi plus judicieux encore. D'une valeur alimentaire aussi grande, sinon supérieure à la paille, elles peuvent constituer pour le bétail un aliment très nutritif, souvent de grande ressource pendant la mauvaise saison. Elles offrent en outre, à cet égard le précieux avantage de se présenter dans un état de division absolument favorable aux fonctions de mastication et de digestion.

Il convient de les faire consommer en mélange avec les aliments aqueux, betteraves, navets, carottes, préalablement coupés en fragments. Donnés isolément les arêtes et tronçons d'arêtes qu'elles renferment pourraient provoquer chez les animaux des inflammations des nombreuses muqueuses de la bouche. Distribuées avec les aliments contenant une proportion d'eau assez élevée, non seulement cet inconvénient disparaît, mais elles servent de correctif à ces mêmes aliments en augmentant la quantité de matière sèche dans une ration qui serait trop aqueuse.

Ainsi donc la pratique de l'incinération des enveloppes de céréales et menues pailles qui les accompagnent est en tous points défectueuse et l'agriculteur qui agit ainsi méconnaît absolument des intérêts véritables.

Il faut ou bien former en compost, ou ce qui est mieux encore, les utiliser à l'alimentation du bétail, ainsi qu'il vient d'être dit. Le nettoyage complet de ces céréales produit